



MIMOPÉDAGOGIE

*vivre l'anthropologie du geste de Marcel Jousse
pour en vivre et faire vivre*

janvier 2015

n° 105

DE L'ANTHROPOLOGIE DU GESTE SYMBOLIQUE AU GESTE ECOLOGIQUE

« C'est moi la Vérité » (Jn 14, 6)

Jésus ne dit pas : « Je suis celui qui connaît la vérité, je suis celui qui dis la vérité » mais bien « C'est moi la Vérité ». « C'est quoi la Vérité ? » lui répondra Pilate (Jn 18, 38). Et si, à ce moment-là, Jésus ne répond pas à sa question, à plusieurs reprises auparavant, l'évangéliste Jean et Jésus lui-même nous ont fourni des éléments de réponse : « Elle était la Lumière, la véritable, qui illumine tout homme en venant dans le monde » (Jn 1, 9) ; « C'est moi le Pain de Vie, le pain qui vient du ciel, le véritable » (Jn 6, 35 et 32) ; « C'est moi la Vigne, la véritable » (Jn 15, 1). Que faut-il comprendre sous ces affirmations ? Que la lumière physique qui nous éclaire, que le pain physique que nous mangeons, que la vigne physique que nous récoltons ne sont pas la véritable lumière, le véritable pain, la véritable vigne. Que cette lumière, ce pain, cette vigne, qui appartiennent au Réel du Monde d'En Bas, ne sont pas la vérité en eux-mêmes, qu'ils ne sont que la manifestation d'une Vérité, d'une Réalité qui sont ailleurs, dans le Monde d'En Haut et que cette Vérité et cette Réalité ne sont autres que le Dieu-Homme lui-même. Comme le suggère l'apôtre Paul, que ce soit la lumière, le pain, la vigne, la nourriture, la boisson, les fêtes, la nouvelle lune, le shabbat, tout cela n'est que « l'ombre des choses à venir, mais le corps (qui projette cette ombre), celui du Christ » (Col 2, 16-17). De même que les mots que nous prononçons ne sont, anthropologiquement parlant, que les rejeux du Réel du Monde d'En Bas et que la vérité n'est en eux que dans la mesure où ces mots rejoignent en vérité ce Réel, de même ce Réel du Monde d'En Bas n'est, à son tour, que le rejeu de la Réalité du Monde d'En Haut qu'est l'humanité du Dieu-Homme et que la vérité n'est dans ce Réel que dans la mesure où il nous permet d'accéder à la vérité qu'est l'humanité du Dieu-Homme. Ainsi que j'ai essayé de l'établir dans mon livre *Anthropologie du geste symbolique*, si les mots que nous prononçons sont les mots de la langue par laquelle nous rejoignons le Réel du Monde d'En Bas, ce Réel du Monde d'En Bas n'est, à son tour, que les « mots » de la langue par laquelle le Dieu-Homme rejoue la Réalité du Monde d'En Haut qu'il constitue. Affirmer que l'univers a été créé par la Parole de Dieu ne signifie pas seulement que cette Parole a été l'outil de la création mais que la création n'est rien d'autre qu'une parole que Dieu adresse à l'Humain et, plus spécifiquement, une parole que le Dieu-Homme adresse à l'Humain.

En conséquence, nous n'accédons à la Vérité que si, à travers le rejeu du Réel du Monde d'En Bas, nous accédons au rejeu de la Réalité du Monde d'En Haut que constitue le Dieu-Homme, autrement dit que si notre parole devient parabole. Rejouer la lumière, le pain, la vigne, etc..., dans tous les gestes caractéristiques et dans tous les gestes transitoires dont ils sont imprégnés, comme dirait Marcel Jousse, lequel rejeu constitue la connaissance scientifique, ne trouve sa vérité et la Vérité que si, à travers ce rejeu, nous accédons au rejeu de la Réalité qu'est le Dieu-Homme.

De ces considérations découlent les principes d'une écologie en vérité.

Pour une écologie en vérité

L'écologie que nous proposent nos hommes politiques est une écologie consumériste : elle ne propose que de réduire la surconsommation de la Nature, attisée par l'appât du gain exigeant une productivité de plus en plus délirante, pour en maîtriser les effets dévastateurs, sans en tirer le moindre leçon. Mais ces effets dévastateurs ne sont-ils pas une pédagogie de la Nature, - pour ne pas dire de Dieu, à nos hommes politiques religieusement aseptisés -, avertissant l'Humain qu'il fait fausse route dans son rapport à la Nature et l'invitant à une conversion qui ne soit pas seulement une sous-consommation : « Pensez-vous que, pour avoir subi pareil sort, ces personnes fussent de plus grands pécheurs que toutes les autres ? Non, je vous le dis, mais si vous ne vous repentez pas, vous périrez tous pareillement. » (Lc 13, 1-5). En effet, depuis longtemps, la Bible nous rappelle que « l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Dt 8, 3 // Mt 4,4), l'obligeant à suspendre toute activité économique le jour du shabbat, afin de prendre conscience qu'il n'est pas uniquement un être de consommation mais d'abord et avant tout un être de contemplation. La véritable écologie de la Nature n'est donc pas celle qui restreint seulement l'Humain à une sous-consommation mais qui l'invite en même temps à une sur-contemplation. Est-ce un hasard si le Dieu-Homme a pris, précisément, les deux objets essentiels de consommation que sont la nourriture et la boisson, le pain et le vin, pour en faire deux objets de contemplation ?

L'Eglise catholique, en introduisant il y a bien longtemps dans la liturgie de la messe, ce qu'on appelait « la grande élévation » de l'hostie et du calice, après la consécration des espèces du pain et du vin, et en exposant l'hostie à l'adoration des fidèles dans ce qu'on appelait « le salut du Saint-Sacrement », a-t-elle suffisamment perçu ce rapport essentiel entre consommation et contemplation, puisqu'elle invitait ses fidèles, non seulement à manger mais aussi à contempler l'hostie ? Probablement pas, faute d'avoir tout de suite ramené ce geste à un geste d'adoration et non d'abord à un geste de contemplation. Il suffit de constater le nombre de fidèles qui, au moment où le célébrant présente l'hostie ou le calice, se prosternent aussitôt, sans les

contempler, Certes, lorsque le Dieu-Homme, le soir du Jeudi Saint, prend du pain, puis du vin et les donne à ses appreneurs en disant : « Prenez et mangez ! Ceci est mon corps ! Ceci est mon sang ! », la foi catholique nous enseigne que ce pain et ce vin, tout en conservant toutes les apparences du pain et de vin, deviennent réellement le corps et le sang du Dieu-Homme. Mais pourquoi le pain et le vin, s'ils deviennent le corps et le sang du Dieu-Homme, gardent-ils les apparences du pain et de vin ? Précisément parce que si le Réel du Monde d'En Bas est, ontologiquement, la manifestation analogique de la Réalité du Monde d'En Haut, il doit garder toutes les caractéristiques de ce Réel pour pouvoir révéler toutes les caractéristiques de la Réalité qu'il re-présente en la signifiait. Mais comment établir ce lien ontologique entre Réalité et Réel si on n'analyse pas analogiquement ce lien dans une contemplation prolongée ? C'est pourquoi, au moment où le Dieu-Homme tend le pain et le vin à ses appreneurs, il ne désigne pas ce pain et ce vin par leur nom mais par le terme de « ceci » qui est une invitation à regarder ce pain et ce vin, avant de les prendre et de les manger ou boire. Et si le Dieu-Homme, en utilisant ce terme vague de « ceci » voulait désigner, non seulement le pain et le vin, mais tout le Réel, nous invitant à réaliser une transsubstantiation contemplative de ce Réel, comme lui réalise la transsubstantiation sacramentelle du pain et du vin ? Une des fonctions essentielles de l'Eucharistie est de changer notre regard sur le Réel, en nous invitant à le contempler longuement, afin qu'en l'intussusceptionnant, en le mangeant, nous mangions, en réalité, l'être même de la Parole faite chair et sang, c'est-à-dire que nous passions de la connaissance des réalités du Monde d'En Bas à la connaissance des réalités du Monde d'En Haut. Cette transsubstantiation contemplative, nous sommes invités à la réaliser autour de trois gestes : sensation, sentiment et sens.

Sensation

Comment les mots que nous jouons pourraient-ils nous permettre de rejouer la Réalité d'En Haut s'ils ne nous permettent déjà pas de rejouer le Réel d'En Bas, puisqu'il existe un lien, analogique certes, mais profondément ontologique entre la Réalité et le Réel ? C'est, en effet, en contemplant longuement tous les gestes de la lumière, du pain, de la vigne physiques qu'on peut accéder, par analogies, à la connaissance de la Lumière, du Pain et de la Vigne véritables. Cette longue contemplation des gestes caractéristiques et transitoires des choses constitue ce que certains appellent la sensation et que Marcel Jousse appelle l'intussusception. « Il faut nous assainir dans le Réel », nous dit celui-ci.

En effet, une terrible maladie peut s'emparer de notre parole et entraver ce processus analogique, maladie diagnostiquée depuis longtemps par Marcel Jousse : l'algébrose. Ce diagnostic, il l'a porté, au début de la seconde guerre mondiale, face aux discours de nos généraux maniant des mots plus que des faits et face aux discours d'un peintre autrichien qui manipulait des mots chargés de Réel. Que dirait-il aujourd'hui face à la langue de bois de nos hommes politiques et à la novlangue qu'ils nous imposent avec la collaboration servile des médias ? La technique est toujours la même. D'abord ne pas monter les mots en face du Réel, en les privant d'une double expérience vivifiante : une expérience personnelle par intussusception mimismologique des gestes caractéristiques et transitoires du Réel, telle que nous la décrit Marcel Jousse à travers toute son anthropologie du geste ; une expérience étymologique qui, en nous faisant remonter à la racine des mots, nous enracine dans le Réel. Ensuite, les mots coupés de ces deux expériences vivifiantes, prennent une vie indépendante et peuvent être utilisés pour désigner n'importe quoi. Que de fois ai-je dû lutter, en tant que professeur de mathématiques, contre des élèves utilisant un terme pour un autre et nous répondant inmanquablement : « Mais c'est pareil ! » quand je le leur faisais remarquer ! Ou alors, quand le Réel nous devient gênant, on utilise des périphrases ou des sigles : la femme de ménage devient la technicienne de surface, la caissière, l'hôtesse de caisse, l'avortement devient l'IVG, l'euthanasie devient la fin de vie, le mot « couple » qui mathématiquement désigne la mise en relation de deux choses différenciées et ordonnées, désigne désormais ce qui est, en réalité, une « paire » qui désigne deux choses non différenciées et non ordonnées. Qui se cache réellement derrière la périphrase journalistique : « les jeunes de la diversité » ? Est-ce par hasard que certains politiques préfèrent parler de « Daesh » plutôt que d' « Etat islamique », le premier dissimulant une réalité que le second énonce sans ambiguïté ?

Nommer une chose, c'est toujours faire une abstraction, c'est-à-dire « tirer quelque chose hors de », puisqu'il s'agit toujours de saisir un geste parmi d'autres qui caractérise cette chose. Mais, pour Marcel Jousse, il existe une « abstraction concrète » quand le mot reste ancré dans le geste caractéristique, et une « abstraction algébrisée » quand le mot, de conceptualisation en conceptualisation, part à la dérive. C'est la raison pour laquelle, je pense, Marcel Jousse a proposé la récitation mimopédagogique afin d'éviter cette abstraction algébrisée pouvant devenir algébrose, du moins en ce qui concerne les textes bibliques, Certes, ceux qui ne pratiquent pas cette récitation mimopédagogique peuvent toujours l'accuser de redondance des mots par les gestes corporels-manuels qui les accompagnent. Mais ceux qui la pratiquent savourent au contraire la richesse de cette abstraction concrète que constitue la synergie des gestes laryngo-buccaux que sont les mots et des gestes corporels-manuels. Lorsque, à la fin du film *La famille Bélier*, la jeune fille Paula se met à chanter *Je vole*, la chanson de Michel Sardou, en l'accompagnant des gestes des sourds-muets, on assiste à un grand moment de pure beauté et d'intense émotion.

Sentiment et sens

Très souvent, notre contemplation de la Nature se ramène à une grande admiration de sa beauté que nous percevons comme une analogie de la beauté de Dieu. En vérité, cette beauté est la manifestation de la beauté de l'humanité du Dieu-Homme, humanité qui respandit de la gloire de Dieu. Mais ce sentiment de beauté qui nous remplit de bonheur n'est là que pour fasciner notre regard et nous amener à nous poser la question du sens de ce qu'on perçoit, comme les Hébreux au désert, face à la manne : *Man hoû ? Qu'est-ce que c'est ?* Et là, geste après geste, il nous faut établir une correspondance analogique entre le Réel d'En Bas et la Réalité d'En Haut, pour en percevoir le visage, imprimé dans notre inconscient depuis notre conception.

Cette quête analogique de la Réalité d'En Haut, qui fonde le Réel d'En Bas, ne relève pas uniquement d'une quête individuelle. Elle se doit d'être collective, comme l'inconscient qu'elle travaille à faire émerger dans le conscient. C'est en groupe que cette quête parvient le mieux à sa fin. La Vérité ne relève pas du libre arbitre de chacun mais d'une quête partagée. Quête partagée,

non seulement en groupes actuels réunis à cette fin, mais aussi avec tous ceux qui nous ont précédés et qui, sous la conduite inspirée de l'Esprit Saint, ont élaboré l'inépuisable « dictionnaire analogique » que constituent la Bible et la littérature patristique.

Alors, ce n'est pas seulement l'Humain qui a droit à une dignité inaliénable, parce qu'il est créé en ombre de Dieu pour devenir ressemblance de Dieu, vocation pleinement réalisée dans le Dieu-Homme où, par l'Incarnation, l'humanité se trouve pleinement divinisée. C'est toute la Création qui a droit à une dignité inaliénable en tant qu'expression du Dieu-Homme et manifestation analogique de son mystère. Si ne pas servir l'Humain, c'est ne pas servir le Dieu-Homme (cf. Mt 25, 31-46), ne pas respecter la Nature, l'asservir, la détruire, c'est ne pas respecter, c'est asservir, c'est détruire quelque chose du Dieu-Homme.

Yves BEAUPERIN.

Connaître en vérité Abbâ le miséricordieux

Abbâ le miséricordieux est celui « qui fait lever son soleil sur les mauvais et les bons et pleuvoir sur les justes et les injustes » (Mt 5, 45) et dont le Berâ (le Fils) refuse de faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains qui refusent de l'accueillir lorsqu'il est en chemin vers Jérusalem (Lc 9, 51-56).

Abbâ le miséricordieux est celui qui nous demande d'être parfaits comme lui est parfait (Mt 5, 48) et, en conséquence, d'aimer nos ennemis et de faire du bien à ceux qui nous font du mal, ce qui suppose que cette perfection est d'abord la sienne que nous ne faisons qu'imiter.

Abbâ le miséricordieux est celui qui nous enseigne, par la bouche de son Fils, à travers la parabole des ivraies semées dans le champ (Mt 13, 24-30) que ce n'est pas aux serviteurs qu'incombe la tâche de séparer les ivraies du blé mais aux moissonneurs et au temps de la moisson seulement. Autrement dit, Abbâ le miséricordieux est celui qui interdit à l'homme de faire justice en son Nom, ce que confirme l'apôtre Paul : « Ne vous faites pas justice à vous-mêmes, mes bien aimés, laissez agir la colère, car il est écrit : *C'est moi qui ferai justice, moi qui rétribuerai*, dit le Seigneur (Rm 12, 19).

Abbâ le miséricordieux, « lui qui ne veut pas la mort du pécheur mais qu'il vive », est celui qui nous enseigne, par la bouche son Fils, « de ne pas juger afin de n'être pas jugés » (Mt 7, 1) et, à l'exemple de celui-ci, lors de son baptême, de nous mettre au rang des pécheurs afin qu'en assumant leur péché nous puissions contribuer à les sauver. « Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde mais pour que le monde soit sauvé » (Jn 3, 17).

Abbâ le miséricordieux a laissé son Fils être moqué, giflé, cracheté, flagellé, couronné d'épines, crucifié, insulté et raillé par la foule et ses chefs et ce Fils a pardonné à ses bourreaux : « Abbâ, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 34).

Abbâ, Allah... est-ce pareil, comme auraient dit mes élèves ?

Yves Beaupérin.

Béatrice MAUGER, ancienne élève de l'Institut de Mimopédagogie, fait partie de la Fraternité Ibrahim-Artisan de Paix à Al Qaouzah, au sud Liban. Cette fondation d'une laure monastique, d'inspiration camaldule (ermite, moines, apôtres) est à la recherche de la paix pour la rayonner par le moyen de la prière du cœur, instrument d'unité et d'alliance interreligieuse. Cette Fraternité Ibrahim-Artisan de Paix sera la branche libanaise d'une association de fidèles de droit pontifical d'ermite et/ou apôtre de la paix fondée en collaboration avec les chrétiens de l'association laïque Artisans de Paix. Dans ses vœux de bonne année, voici ce qu'elle m'écrit :

Merci cher Yves, savez-vous que c'est grâce à mes cours de mimopédagogie que je me suis orientée, à mon arrivée au Liban, vers le dialogue interreligieux, par le silence, d'esprit à esprit, en voyant mes petits élèves musulmans goûter la parole de Dieu davantage que les petits chrétiens...

Tous les chemins mènent à Rome. Je vous souhaite beaucoup de joie et de paix sur celui que vous suivez avec courage à l'école de Marcel Jousse. Je pense souvent à lui et à vous dans mon inculturation progressive qui se fait beaucoup indépendamment de ma volonté, seulement en vivant en osmose, en mimisme, avec ce peuple dont je suis l'hôte....

Cours annuel 2015

de Munster

*Récitation mimopédagogique
de l'Évangile*

samedi 7 (10 h-17 h)

et dimanche 8 mars (9 h-16 h)

Foyer Saint Léger

68140 MUNSTER

Inscription au 03 89 77 44 66

après de Josée Schmittbiel

Cours annuel 2015

de Paris

*Récitation mimopédagogique
des Psaumes et Cantiques bibliques*

« Baptisés dans le Christ »

samedi 14 (14 h-17h)

et dimanche 15 mars (9 h-16 h 30)

25 C rue de Maubeuge, 75009 Paris

Inscription au 02 40 79 63 53

Cours annuel 2015

de la Haye-Fouassière

*Récitation mimopédagogique
de l'Évangile*

samedi 28 (10 h-17 h)

et dimanche 29 mars (10 h-17 h)

Notre-Dame du Rocher

44690 La Haye-Fouassière

Inscription au 02 40 79 63 23